

## Tribune Libre

M. le Rédacteur,

Assurément, l'article intitulé "Nos futures" et signé Jacques Hermil, est sujet à commentaires. Disons de suite, pour n'en plus parler, que le dénommé Jacques Hermil me paraît être un pessimiste de la plus belle eau.

A lire cet écrit, dont je ne critique ni le contenu, ni la tenue littéraire, il semble que l'auteur n'ait vu la vie que tout en noir.

Selon lui, en effet, toutes "les jeunes filles sont insignifiantes". Qu'il y en ait qui le soient, d'accord. Je ne le chicanerai pas sur ce point. Mais de là à généraliser, il y a de la marge et c'est sur cette marge que nous différons d'opinion.

J'ai moi-même été en relation avec des jeunes filles; j'ai tenté de causer littérature avec elles et j'ai pu constater que sans être des bas bleus, elles possédaient une certaine culture générale, tant littéraire que scientifique.

Je n'ai pas la fatuité de croire qu'elles se sont trouvées sur mon seul chemin, tout exprès pour moi.

Je ne suis pas près d'admettre, cependant, qu'il n'y ait plus rien à faire pour l'éducation et l'instruction de la jeune fille. Mais il est suprêmement injuste de conclure, comme le fait votre chroniqueur, que notre système d'éducation ne contribue qu'à faire des "jeunes filles insignifiantes". Qu'il s'en trouve, nous l'avons dit, il n'y a rien de plus naturel. Mais tout cela, évidemment, dépend assez du milieu que l'on fréquente.

Par ailleurs, sont-ils si nombreux les jeunes gens, même parmi ceux qui ont fait leurs humanités, qui puissent causer littérature avec quelque compétence? Aussi bien, faudrait-il examiner à deux fois avant de jeter la pierre à nos "gradués".

S'il fallait, en outre, établir ici les responsabilités, je ne sais pas sur qui elles pèseraient le plus lourdement, sur les jeunes filles ou sur les jeunes gens?

Combien en trouve-t-on, en effet, parmi nos bacheliers qui consentent, dans l'intimité, à tenir avec leurs jeunes sœurs, dont l'esprit cependant ne demanderait qu'à se meubler et à se développer, des conversations propres à satisfaire ce légitime désir?

Quels sont-ils, encore, ceux qui peuvent se rendre le témoignage d'avoir, dans les relations qu'ils entretiennent avec leurs amis, fait tout leur possible pour développer l'intelligence de celles dont ils souhaitent faire plus tard les compagnes de leur vie?

Et, du reste, jusqu'à quel point la culture de la femme doit-elle être poussée? "Adhuc sub judice lis est".

Sans doute que ces connaissances, dont on déplore l'absence, complètent la personnalité de la femme, mais je ne saurais pas que la fréquentation de Racine, de Corneille et encore moins de Victor Hugo dont on ne pourrait sans danger, conseiller la lecture entière des écrits, ait exclusivement contribué à faire d'une jeune fille une bonne ménagère, une bonne maîtresse de maison et une excellente mère de famille.

Quoi qu'il en soit, "le pauvre jeune homme qui, après avoir visité une jeune fille pendant deux ans, trois ans ou plus, l'épouse et pourtant, huit fois sur dix, ne la connaît pas encore", est, à mon avis, un parfait imbécile.

Si, d'une part, comme le dit si bien Henry Bordeaux, dans un de ses livres, "une jeune fille, qui n'est pas décidée à développer son intelligence, n'a pas le droit d'accepter la demande en mariage d'un homme de valeur"; de même un jeune homme ne devrait jamais consentir à unir sa vie à une personne en qui il ne trouverait pas les qualités qu'il souhaiterait y voir.

Et pour conclure à la manière de notre Cléon moderne, faisons des vœux pour que le jeune homme "s'habitue à parler lui-même de choses plutôt sérieuses" et ne fréquente que les salons où il aura chance de rencontrer l'idéal qu'il souhaite, et l'on verra moins alors de ces unions disparates qui font non seulement le malheur des familles, mais encore celui de toute une société.

Pierre du CHATEL.

A Monsieur J.-E. Gaboury, E.E.D.

x x x

Monsieur,

Ayant été non seulement témoin, mais aussi une des victimes, de votre malheureuse conduite de vendredi soir dernier, lors-

qu'après le cours d'histoire du droit, en face même de l'Université, vous donniez libre cours à vos transports de générosité intempestive et peu coûteuse, du reste, en vous livrant à des agissements regrettables, je me vois forcé de venir vous dénoncer publiquement et vous livrer à l'indignation des lecteurs de l'"Etudiant" que cela affecte également.

Je vous accuse donc:—

1o.—D'avoir enlevé des mains de trois ou quatre de vos confrères—et dont j'étais—le journal universitaire l'"Etudiant", qu'ils lisaient bien paisiblement, et cela, sans aucune provocation de leur part;

2o.—De l'avoir ensuite offert gratuitement, comme une vulgaire circulaire d'élection, aux jeunes filles de bureaux ou de magasins qui s'en retournaient chez elles après leur journée de travail;

3o.—D'avoir indirectement forcé ces trois ou quatre étudiants aux dépens de qui vous exercez votre charité, à payer cinq autres sous afin de s'en procurer un autre exemplaire;

4o.—D'avoir, de cette façon, causé un tort considérable à notre feuille universitaire, en l'exposant ainsi à la déconsidération du public nombreux qui ne manque jamais d'encombrer le coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis à cette heure-là.

En présence, donc, de ces faits dont vous ne pouvez contester la véracité, vous ne sauriez, dans l'intérêt de votre honneur comme de celui de l'Université, vous dispenser de faire, publiquement, amende honorable.

Veillez croire, cher monsieur, à ma profonde amitié...

J.-E. CARIBOU.

x x x

Monsieur le Rédacteur,

La chronique de Jacques Hermil, parue dans l'"Etudiant" du 29 novembre, était suivie d'une note de la rédaction. Note qui, j'ai cru l'entendre, autorisait la réplique; c'est pourquoi je sollicite l'hospitalité, dans vos colonnes.

Je passerai sous silence les premiers alinéas de la chronique, car, qui ne sait que, si Pandore possédait la boîte sans Epiméthée en laissa s'échapper tous les maux; mais je veux relever l'expression "d'insignifiantes" que Jacques Hermil accorde si volontiers aux jeunes filles.

L'insignifiance, la fatuité, le manque de bon sens de ces "pauvres futures" leur vient de l'instruction superficielle qui leur est donnée, instruction d'où est exclus le raisonnement: a dit, en résumé, la chronique.

Ici, j'avouerai, au chroniqueur, qu'il eût été plus logique de juger personnellement et sans prévention du cours d'études de ses amis, puis de prouver son assertion, plutôt que d'appuyer uniquement celle-ci sur l'opinion erronée de ceux qui l'ont précédé. Son jugement impartial, j'en suis convaincu, lui eût donné la certitude du contraire.

Le souvenir que garde Jacques Hermil des causeries sur la littérature qu'il eut jadis avec une "graduée" ou des "graduées", lui est pénible. Racine et Corneille ne sont que des noms pour elles. Donc, mesdemoiselles, n'essayez pas de tracer un parallèle entre Corneille héroïque et le tendre Racine. Vous ignorez que "Surréna" fut empruntée à Plutarque et que "Phèdre" fut prise d'Euripide; que l'héroïne du "Cid" laissa échapper ces mots:—

"Sois vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix", que Néron a osé dire:—

"J'aimais jusqu'à mes pleurs que je faisais couler".

Non, n'essayez pas, car vous n'avez certainement pas analysé les pièces de ces grands poètes dramatiques.

Vos connaissances littéraires vous disent, toutefois, que Mme de Sévigné "vous tournait ça une lettre": de ceci on en convient, mais là se borne votre science sur son style épistolaire. On affirme même que vous n'avez jamais lu la correspondance de la Grande Marquise; je ne le crois pas. Je nie également que vous soyez incapable d'apprécier le style et la morale et de réciter "Les animaux malades de la peste", "Le corbeau et le renard", et qui ne sait par coeur "La Conscience", "La nuit sur l'océan". (deux morceaux de Victor Hugo, S. V. P.)

Maintenant, monsieur le chroniqueur, vous assurez que les favoris auprès de ces "belles insignifiantes" sont de jeunes fats. Il nous est impossible de continuer, au salon, la conversation commencée à l'Université; j'en suis fort content, car les mille riens du salon sont encore, bien souvent, de meilleur goût que les potins de la salle de

## Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

## NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 9 DECEMBRE 1912

## REVUE: "PAIE BAPTISTE!"

## THEATRE - NATIONAL

SEMAINE DU 9 DECEMBRE 1912

## "PIERRE ET THERESE"

billard. Dans le dernier avis de votre "Universitaire" j'y vois: "On prie "les "esculapes" de ne causer charcuterie que là où l'on en fait;

"Les "chevaliers de Thémis" de fermer le code avec la porte de leur salle de cours: "Les "hommes de génie" de ne parler d'ellipse et d'hyperbole que dans leurs chansons".

Donc gardez pour vous vos diagnostics, votre droit romain et vos chiffres.

Soyez polis, courtois, joyeux; mettez plus de sincérité, de réflexion dans vos paroles et vous constaterez que vos amies, voyant leur valeur intellectuelle connue et se sachant enfin comprises, seront plus sérieuses, plus aimables et avec la légèreté de la conversation disparaîtra la légèreté de la musique.

Vous avez dit, Jacques Hermil: "Une jolie fille sans esprit et une lanterne sans lumière, c'est tout un". N'éteignez pas la lumière et vous verrez avec joie que l'extérieur si joli soit-il n'est qu'un croquis de sa beauté intérieure.

Ne croyez pas que votre chronique m'ait rendue morose, chagrine, oh! non; j'ai vu simplement se jouer l'acte que traduisent ces vers:

"Le coupable usant d'un très simple détour  
S'empresse d'accuser pour s'absoudre  
[à son tour]"

et j'ai voulu en montrer l'injustice; aussi je demeure, comme autrefois, une amie incommode.

Paule VEILLE.

Montréal, le 2 décembre 1912.

Notre Feuilleton.

No 4

JACQUES VINGTRAS

L'ENFANT

par Jules Vallés

(Suite)



Le foin, où l'on s'enfouissait jusqu'aux yeux, d'où l'on sortait hérissé et suant, avec des brins qui vous étaient restés dans le cou, le dos, les jambes, et vous piquaient comme des épingles!...

On perdait ses livres dans la meule, son petit panier, son ceinturon, une galoche... Toutes les joies d'une fête, toutes les émotions d'un danger... Quelles minutes!

Quand il passe une voiture de foin, j'ôte mon chapeau et je la suis.

CHAPITRE II

LA FAMILLE

Deux tantes du côté de ma mère: la tante Rosalie et la tatan Marion. On appelle cette dernière tatan; je ne sais pourquoi, parce qu'elle est plus caressante peut-être. Je vois toujours son grand rire blanc et doux dans son visage brun; elle est maigre et assez gracieuse, elle est femme.

Ma tante Rosalie, son aînée, est énorme, un peu voûtée; elle a l'air d'un chanteur; elle ressemble au père de Janchard le boulanger qui entonne les vêpres le dimanche et qui commence les cantiques quand on fait le Chemin de la Croix. Elle est l'homme dans son ménage; son mari, mon oncle Jean, ne compte pas; il se contente de gratter une petite verrue qui joue le grain de beauté dans son visage fripé, tiré, ridé. J'ai remarqué, depuis, que beaucoup de paysans ont de ces figures-là, rasées, vieillottes, pointues; ils ont du sang de théâtre, ou de cour, qui s'est égaré un soir de fête ou de comédie dans la grange ou l'auberge, ils sentent le calotin, le ci-devant, le vieux noble, à travers les odeurs de l'étable à cochons et du fumier; ratatinés par leur origine, ils restent gringalets sous les grands soleils.

Le mari de la tatan Marion, lui, est bien un bouvier. Un beau laboureur blond, cinq pieds sept pouces, pas de barbe, mais des poils qui lui sortent sur son cou, un cou rond, gras, doré; il a la peau couleur de paille, avec des yeux comme des bluets et des lèvres comme des coquelicots; il a toujours la chemise entr'ouverte, un gilet rayé jaune, et son grand chapeau à chenille tricolore ne le quitte jamais. J'ai vu comme cela, des dieux des champs dans des paysages de peintures.

Deux tantes du côté de mon père: ma tante Mélie est muette, avec cela bavarde, bavarde!

Ses yeux, son front, ses lèvres, ses mains, ses pieds, ses nerfs, ses muscles, sa chair, sa peau, tout chez elle remue, jase, interroge, répond; elle vous harcèle de questions, elle demande des répliques; ses prunelles se dilatent, s'éteignent; ses yeux se gonflent, se retirent; son nez saute! elle vous touche ici, là, lentement, brusquement, pensivement, follement; il n'y a pas moyen de finir la conversation. Il faut y être, avoir un signe pour chaque signe, un geste pour chaque geste, des réparties, attrapper sa pensée comme on peut, par la tête ou par la queue, en un mot se donner tout entier, tandis qu'avec les commères qui ont une langue, on ne fait que prêter l'oreille: rien n'est bavard comme un sourd-muet.

(A Suivre)

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fauteux.

Administration.—J. B. Mandeville.

Adresse:

"L'Etudiant",  
Université Laval,  
Montréal.

Les idées sans l'amour qui les féconde, c'est le soleil d'hiver qui éclaire, si vous le voulez, mais sous les rayons duquel on peut mourir glacé.—BERSIER.